

Les tripes sur la table Ikea *Les Bonnes*

Michel Vaïs

Numéro 95 (2), 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25889ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

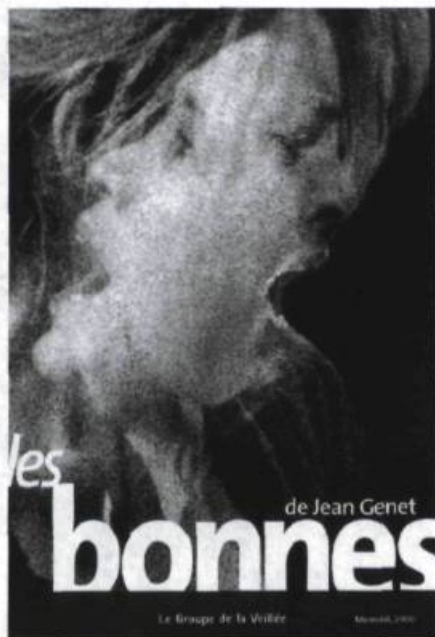
0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaïs, M. (2000). Compte rendu de [Les tripes sur la table Ikea : *Les Bonnes*]. *Jeu*, (95), 41–43.

Les tripes sur la table Ikea



Les Bonnes

TEXTE DE JEAN GENET. MISE EN SCÈNE : CARMEN JOLIN ; DÉCOR : NORMAND HAMEL ; COSTUMES : ANNA BIRO ; ÉCLAIRAGES : MICHEL ST-AMAND ; ENVIRONNEMENT ET MONTAGE SONORES : OLES PROTSIDYM, AVEC ANNIE BIENVENUE (MADAME), LÉA-MARIE CANTIN (CLAIRE) ET FRÉDÉRIQUE COLLIN (SOLANGE). PRODUCTION DU GROUPE DE LA VEILLÉE, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE PROSPERO DU 18 JANVIER AU 12 FÉVRIER 2000.

L'affiche du spectacle, signée Protocole visuel (sur des photos de Guy Borremans), est superbe. Les visages des deux bonnes, placés dos à dos et légèrement en surimpression, n'en font qu'un. Les bouches ouvertes, comme hurlantes ou implorantes, les yeux brillants et le cou tendu de l'une, le regard égaré de l'autre, les cheveux emmêlés des deux sœurs, racontent une douleur et une oppression que la pigmentation du cliché accentue.

La pièce devait à l'origine être montée à la Veillée en janvier 1999 par Carmen Jolin. Mais Frédérique Collin, qui devait jouer Claire, a dû subir des interventions chirurgicales d'urgence quelques jours avant la première. L'entreprise a donc été reportée d'un an et la comédienne a finalement laissé ce rôle à Léa-Marie Cantin pour endosser celui de Solange, l'aînée. Claire est la meneuse de jeu et Solange, celle qui reste un peu en retrait ; c'est Claire qui joue le rôle de Madame, la maîtresse, et Solange qui lui sert le tilleul fatal, tout en jouant le rôle de sa sœur.

Frédérique Collin avait déjà composé le personnage de Solange dans la mise en scène des *Bonnes* qu'André Brassard avait signée en 1966, au Festival d'art dramatique canadien. L'actrice y avait d'ailleurs remporté – tout comme le très jeune Brassard – un succès considérable sur la scène du Gesù, d'où elle repartit avec un prix d'interprétation doublé des félicitations publiques de l'*adjudicateur*, Marcel Sabourin. Soulignons que Brassard, qui venait juste de terminer sa première mise en scène au Théâtre des Saltimbanques (*les Troyennes*), avait assisté la saison précédente (en 1965) à la création québécoise des *Bonnes* dans ce théâtre, dans une mise en scène de Normand Choquette.

C'est donc dire que Frédérique Collin a de l'expérience et du répondant. Si elle a plutôt orienté sa carrière vers le cinéma, c'est toujours avec un grand intérêt que je retrouve son nom sur une affiche de théâtre. Je ne connaissais pas aussi bien Léa-Marie Cantin, du moins comme actrice de scène. À elles deux, ces excellentes comédiennes forment un duo sororal crédible, d'une belle complicité, qui réussit à faire entendre le texte de Genet malgré de gros problèmes de mise en scène, soit d'occupation de l'espace et de direction d'actrices.

Cette pièce de Genet est sûrement la plus souvent montée. Elle constitue cependant toujours un rendez-vous important ; en clair, il est rare que l'on décide de la mettre à l'affiche sans s'être assuré au préalable des actrices qui la défendront. Les dernières

fois, à Montréal et à Québec, c'est René Richard Cyr qui l'a mise en scène, en 1992 à l'Espace GO¹ et en 1994 au Trident. Au printemps 2000, Jacques Crête a monté la pièce à l'Eskabel de Trois-Rivières.

Il est difficile de trouver le ton nécessaire pour jouer *les Bonnes*. Certains, ayant assisté à la production du Trident, ont reproché au metteur en scène d'avoir trop « aseptisé » la pièce. La critique de *Jeu* estime qu'à trop avoir voulu plaire au public, Cyr « lui aura servi une version édulcorée de ce rituel étrange² ». Deux ans plus tôt, le même metteur en scène avait offert à Montréal une vision trop austère et stylisée de l'œuvre, qui se jouait dans un espace presque vide, où trônait une chaise noire, évoquant de façon évidente une chaise électrique. Il semble donc que Cyr ait travaillé dans deux directions opposées, entre GO et le Trident, sans toutefois trouver le ton juste.

Mais on a déjà tiré la pièce de bien des côtés et cédé, c'est le lot des classiques, à bien des excentricités. À Moscou, une très étonnante vision cabaret – sur des chansons de Dalida et de Daniel Lavoie intégrées à la pièce ! – réjouissait un public jeune et enthousiaste pour la première russe de la pièce de Genet³. À Paris, en 1971, Victor García avait juché les actrices sur des cothurnes, les entourant d'un décor futuriste et leur imposant une démarche titubante et périlleuse sur un plateau fortement incliné. J'ai vu jouer *les Bonnes* par des hommes, chauves et en robes de bure, et par d'autres, travestis.

Carmen Jolin a décidé de faire jouer le rôle de Madame par une femme dans la trentaine, comme Genet l'avait voulu d'ailleurs dans son premier manuscrit. C'est Louis Jovet qui, pour la création, avait vieilli Madame et c'est cette image du personnage qui nous est restée. Au Théâtre Prospero, on voit donc une jeune bourgeoise écraser les sœurs Lemercier de son indifférence, les gratifier de ses robes et de ses vieux rouges à lèvres. Bonne idée que de retourner à l'intention originale de l'auteur : Madame serait donc une jeune salope plutôt qu'une vieille peau. Pourquoi pas ?

1. Voir mon article « Deux visions des *Bonnes* : à Montréal et à Moscou » dans *Jeu* 65, 1992.4, p. 193-197.

2. Marie-Christine Lesage, « *Les Bonnes*. De trop bonnes intentions ? », *Jeu* 73, 1994.4, p. 161.

3. Voir mon article dans *Jeu* 65, *op. cit.*





Les Bonnes de Jean Genet, mises en scène par Carmen Jolin. Groupe de la Veillée, 2000. Sur la photo : Léa-Marie Cantin (Claire) et Frédérique Collin (Solange). Photo : Guy Borremans.

Seulement, après avoir fait ce choix, la metteuse en scène s'est contentée d'opter pour une comédienne qui dominait d'une bonne tête Solange et Claire par sa taille. Pour le reste, il devenait certes plus périlleux de faire croire à une véritable domination psychologique d'une Madame aussi jeune. D'autant plus que nous vivons dans un pays où l'art de mener les domestiques par le bout du nez est loin de s'appuyer sur une tradition aussi forte qu'en France. Bref, Annie Bienvenue n'était tout simplement pas à la hauteur, malgré sa blouse transparente et sa démarche sexy qui tranchaient avec le rigorisme vestimentaire des deux sœurs.

Pour ce qui est du jeu des deux bonnes, elles ont malheureusement été dirigées de manière à leur faire étaler leurs tripes sur la table, avec des hurlements et dans un réalisme les poussant à plafonner, au détriment du caractère cérémonial de la pièce. Où est-il, ce « chant », voulu par Genet, où sont cette diction spéciale, ce jeu furtif et enjoué faisant croire à une fable, cette bonhomie ?

Ce qui m'a aussi beaucoup dérangé, c'est ce décor ouvert – sur deux niveaux que rien ne justifie –, qui n'évoque en rien un appartement de luxe, et où l'on accède aux robes au moyen d'un grand escabeau, comme dans un quelconque entrepôt de costumes. Ce sont aussi ces changements de tableaux (lire : ces déménagements de meubles) laborieux et inutiles effectués à vue par les comédiennes. C'est encore cette coiffeuse insignifiante qui m'a fait

penser à une table Ikea, totalement vide, alors que, selon le texte, elle est chargée de fleurs et de cosmétiques, munie d'un miroir et d'une clef, et pleine de poussière. Nous sommes loin de « la copie à peu près exacte d'une chambre féminine » que demande l'auteur dans sa préface.

Que l'on me comprenne bien : je ne tiens pas à un décor réaliste à tout prix. L'imagination du spectateur peut suppléer à tout, même aux bouquets de fleurs à la limite, qui pourraient être artificiels si le jeu des actrices arrivait à faire croire à leur vérité. Mais il me semble que le type de jeu pratiqué ici commandait une scénographie plus conforme aux vœux de l'auteur. Que l'appartement de Madame – où règne une chaleur étouffante – ressemble à une sombre petite bonbonnière du seizième arrondissement, avec ses épaisses tentures et ses moquettes, ou alors à un loft branché si la maîtresse est plus jeune que ses bonnes comme c'est le cas ici, les deux options sont possibles. Il faut cependant qu'il y ait une cohérence entre ce lieu et ce qui s'y joue. **j**